

L'ordinateur à parler: les avatars d'une médiation thérapeutique dans la psychothérapie d'un adolescent

Fanny DARGENT, Psychanalyste,
MC, Université Paris Diderot

Résumé:

En psychothérapie institutionnelle, le travail s'organise autour d'activités à médiation dont le cadre-dispositif, du groupe de parole, à l'atelier de création et à l'échange informel autour d'un jeu ou d'une question, peut varier. Je rencontre Alan en tant que psychologue dans un hôpital de jour accueillant des adolescents dont les difficultés remontent à la prime enfance. Ce centre assure la fonction de «contenant» et «d'appareil de transformation» (Brun, 2007, p. 37) permettant au thérapeute de ne pas rester pris dans la relation symbiotique qu'induisent ces patients, mais, au contraire, de la réfléchir et de lui donner sens à partir de sa remise en acte dans un espace de soin différencié.

Nous verrons comment, sur le temps bref d'une année, au décours d'expériences vécues dans le lien transférentiel, la machine ordinateur a pu se constituer en médium malléable (Roussillon, 1991). Elle a permis l'élaboration d'une activité de pure décharge, ressentie puis pensée par la thérapeute comme une matérialisation des attaques d'Alan tentant de donner forme à son message, de séparer, pour les faire advenir, l'objet et le moi, confondus dans une identification adhésive.

Mots-clefs: *Adolescence, Psychothérapie institutionnelle, Médiation par ordinateur.*

L'enfant machine:

Alan a quatorze ans. Il présente un corps étrange, à la fois sans âge et juvénile, grandi trop vite, la tête légèrement oblongue, des cheveux blonds coupés très courts. Il vient régulièrement vêtu d'un survêtement gris et chaussé de tennis. Son apparence efface tout signe pubertaire. Il m'évoque un enfant qui aurait poussé sans changer. Son survêtement abolit son sexe, son âge, sa beauté. Toute différence, entre les moments, les saisons, les espaces, les actes, les actes, les liens, est neutralisée.

M'intrigue d'emblée sa manière d'être en rapport avec un autre humain. Tel un aimant, il est irrésistiblement attiré et aussitôt repoussé, sous l'effet du contact qu'il semble rechercher pour lui-même, comme pour vérifier seulement l'existence physique de l'objet. L'échange avec lui révèle un usage machinal de la parole. Les mots n'ont pour lui aucune épaisseur, mais collent à l'objet sur le mode d'une «équation symbolique» (Segal, 1970). Ils sont sans résonnance fantasmatique. L'agir de parole répète la gestuelle corporelle, comme si Alan cherchait à communiquer sur ce mode singulier de symbolisation, en deçà de la fonction phatique du langage puisque qu'il ne s'agit pas d'établir ou de rompre une relation vivante, mais de s'assurer de la présence d'un corps, ce qu'il cherche vainement de faire advenir. Déplacements, gestes et phrases ont une allure mécanique; tel est le langage, tout entier machinal, dans lequel Alan mime indéfiniment ce que je vais interpréter néanmoins comme un appel à l'autre.

Le dossier d'Alan fait mention de troubles sévères dès le premier âge (4 mois) – en particulier une constipation du nourrisson ayant nécessité une intervention chirurgicale, et un retard à la marche (28 mois) malgré une prise en charge psychomotrice –, mais sans retard de parole. La mère d'Alan reste en retrait. Isolée, elle a coupé tout lien avec sa famille. Elle montre un dehors opaque, dont elle sort brutalement dès qu'il est question de séparation: «On est très fusionnel.» Le père d'Alan, beaucoup plus présent, surveille de très près l'éducation de son fils, tenant de façon pointilleuse le registre de ses absences, lui faisant faire une dictée tous les soirs. Il se mure cependant dans le déni des problèmes réels de son fils. Scolarisé en ULIS¹, Alan a des difficultés particulières avec les apprentissages sollicitant l'écrit et supposant acquises les catégories temporelles et logiques de la pensée (histoire, grammaire). Par contraste, ses capacités à l'oral en physique et en calcul mental peuvent surprendre. Elles sont néanmoins subordonnées à la présence à ses côtés d'une AVS², qu'Alan semble avoir investie. Non mariés, les parents paraissent vivre à la fois repliés sur le nucleus familial et

1 *Unités localisées pour l'inclusion scolaire*: l'enseignement spécialisé des enfants reconnus en situation de handicap est intégré à une classe ordinaire.

2 *Assistante de vie scolaire*.

sans liens, prenant leurs vacances indépendamment l'un de l'autre. Le même rythme haché se retrouve au quotidien, le père travaillant la nuit, la mère la journée. La parole d'Alan se réduit à être le *porte-voix* des injonctions parentales. Il semble s'être assimilé en particulier les mots d'ordre et les comportements de son père, sans identification véritable à une imago fixée peut-être à l'investissement par le bébé d'une voix et d'une gestalt. Il se fait ainsi l'écho, avec moi, de ce que j'apprends par ailleurs d'une exigence et d'un contrôle confinant au forçage, qui concerne particulièrement les apprentissages scolaires: «Je dois travailler à huit heures. J'ai beaucoup de travail» me dira-t-il pour expliquer son absence à la fête de Noël. Lors d'une réunion au collège, le père m'apparaît à la fois très proche de son fils, qui lui ressemble beaucoup, et très violent dans la manière qu'il a d'annuler toute parole autre que la sienne: «Tu aimes les gâteau? demande un professeur à Alan. – J'adore! s'exclame le garçon. – Alan n'est pas gourmand. Il mange peu, s'arrête dès qu'il est contrarié. Les repas sont toujours un problème, assure le père. Sa voix est neutre, le ton désaffecté, il prononce ce constat sans un regard ni un geste vers Alan, comme si celui-ci n'existait pas ou que lui-même suivait un protocole immuable.

Les bribes d'histoires rapportées par la psychothérapeute d'Alan enfant évoquent des scénarios fantasmatiques pauvres et très crus, violents et répétitifs: le père qui passe sur le corps de la mère et emmène le fils sur un continent lointain, un couple mère-fils qui sort au cinéma, au restaurant, dans un magasin et «cela ne marche jamais.» A la maison aussi, apprendrai-je, les appareils sont souvent cassés, ne fonctionnent pas.

Notre première entrevue nous situe d'emblée sur le double registre de l'oralité et de l'analité. Au repas de midi, Alan m'accoste: «Bonjour Laurence, Hé ! Tu sais, on vient vendredi¹, si, si. - Bonjour Alan, tu es sûr?» Il jubile alors, souriant: «Tu m'as *cru*! Tu m'as *cru*!»

Au déjeuner, il s'assied en face de moi, et me questionne sur ce que *j'aime* ou *n'aime pas*. Il finira par dire: «Tu es difficile! Tu n'aimes rien!».

De l'expulsion à l'expression: émergence et mise en forme d'une médiation

Dans les deux ateliers qu'il fréquente – musique et vidéo – l'attention d'Alan est fixée à l'animateur, chaque fois un homme. Il montre le souci de s'en faire aimer en adoptant l'extérieur conforme de l'enfant sage, tout en manipulant de façon anarchique et brutale les appareils, au risque de les abîmer. Comme ses mots, ses gestes évoquent à la fois une décharge d'excitation, et une forme archaïque de message cherchant son objet.

¹ Un jour férié.

Selon Bion (1962), *s'exprimer* peut être soit une activité qui consiste à communiquer des pensées, les mots ayant la valeur d'éléments-alpha désignant les représentations, soit une activité consistant à employer la musculature pour débarrasser la psyché d'éléments-bêta désignant les choses en soi. Le langage d'Alan, corps et verbe confondus, relève de ce premier niveau de communication, où l'identification projective jouxte les motions corporelles non représentables. Dans cette forme primitive de «l'expérience émotionnelle» l'objet n'est pas absent ni la pensée proprement gelée: elle est présente sous la forme d'une «activité inconnue», n'ayant «à sa disposition que des éléments-bêta [qui] ne peuvent qu'être évacués – et vraisemblablement par l'intermédiaire de l'identification projective». (p. 31). Ce procédé d'expulsion, cependant, «semblable aux mouvements musculaires, aux changements de mimique, etc. qui, pour Freud, servent à décharger la personnalité d'un accroissement d'excitation» peut s'interpréter comme un mécanisme où s'enracine l'activité de représentation. Ainsi Alan semble-t-il aux prises avec des émotions qu'il ne parvient pas à symboliser, faute d'avoir pu introjecter la capacité de la mère à transformer ces «choses en soi» en ces «images visuelles avec lesquelles les rêves nous ont familiarisés», puis en idées et en mots de la pensée secondarisée (p. 24-25). Il communique ainsi son angoisse de se sentir «environné d'objets bizarres», qu'il ne peut qu'emmagasiner sur un mode oral, «avidement, craintivement», puis recracher ou éjecter sur un mode anal, sans les avoir «digérés» (p. 29). On retrouve là le double mouvement de l'identification projective tel que le décrit Mélanie Klein (1946), mais Bion utilise des images qui rendent bien compte de la coexistence des deux mouvements de la sexualité infantile dans ses modalités prégénitales, orales et anales, liées au sadisme et contemporaines de la différenciation de l'objet : l'action de mordre et celle d'expulser. Ce sont ces activités et ces modes relationnels dont Alan semble disposer, et encore, uniquement par intermittence, pour faire face aux recrudescences de l'excitation liées, entre autres, aux changements propres à l'adolescence.

L'atelier vidéo, excédant ses capacités représentatives, met Alan à rude épreuve. Il persiste cependant à y venir, visiblement attiré par Jean, l'animateur. Celui-ci cependant ne peut lui accorder qu'une place tantôt factice – en lui demandant des choses trop compliquées pour lui, ce qui le confronte à son insuffisance – tantôt à la marge – renonçant même à solliciter une aide technique par crainte pour le matériel. Alan est attiré par les ordinateurs: l'animateur finira par mettre son ancien appareil à sa disposition. La plupart du temps, Alan se saisit en arrivant de «l'ordinateur de Jean». Il frappe très vite sur les touches, comme s'il voulait lancer la machine mais ne s'arrête pas lorsque le contact se fait, semble-t-il par

hasard, et que l'ordinateur se met en marche. Je participe également à cet atelier et, puisque c'est la seule chose qui paraît fixer l'attention d'Alan, je m'intéresse à ces manœuvres. Je note qu'Alan, marmonnant des phrases incompréhensibles, tantôt manipule compulsivement l'appareil, tantôt semble entretenir avec lui une relation folle et occulte, comme s'il se touchait et s'invectivait lui-même avec la même maladresse, énervée et brutale.

Durant l'atelier, je prends l'habitude de m'asseoir à ses côtés. J'observe ce qu'il fait, lui en parle parfois, ayant un regard de temps à autre pour les autres adolescents, qui travaillent avec Jean. Un après-midi, je m'aperçois qu'Alan a ouvert un jeu électronique: une application reproduisant un flipper. La frappe nerveuse des touches fait alors naître dans mon esprit la représentation d'une scène de bar et je lui demande s'il a joué quelque fois au flipper. «Oui, au café, avec mon père», répond Alan. A ce moment, ses gestes s'organisent et il se met à *jouer* vraiment, autrement dit à atteindre des cibles et à marquer des points. Cela ne dure qu'un bref moment, durant lequel l'activité insensée paraît s'être liée dans un transfert tolérable du fait de sa diffraction entre moi, Jean, les autres jeunes. L'identification adhésive par laquelle Alan fige la relation paraît s'être un instant ouverte en espace de symbolisation, dans la co-invention d'une médiation singulière, propre à cet enfant et à moi, à cet instant, dans ce contexte. Cela évoque les phénomènes transitionnels décrits par Winnicott (1971), les premières marches de la symbolisation et du lien mère-enfant, dans l'illusion partagée d'un objet *trouvé-crée*.

Là où «il s'agit de mettre en forme du non figurable, du non encore advenu: l'activité crée le patient, en matérialisant la relation transférentielle», écrit Anne Brun (2007, p. 25). Ainsi, dans un dispositif qui s'apparente à une psychothérapie psychanalytique contenue par l'institution et soutenue par une dynamique d'équipe, allons-nous observer «la façon dont le médium malléable [en l'occurrence l'ordinateur circulant entre les différents espaces de l'hôpital de jour¹] va structurer le cadre thérapeutique, prendre la forme de la psyché du sujet, et induire un processus de symbolisation.» (p. 31).

Nouage transférentiel et prise de sens:

Alan me lance des bribes de phrases, souvent des ordres, ou bien des qualifications dévoilant le mauvais objet, mais traduisant aussi le sentiment d'inquiétante étrangeté que semble susciter mon approche: «tu es bizarre», «tu es drôle», «tu as une belle tête».

Je me sens tantôt bombardée de sentiments négatifs, tantôt aux prises avec une volonté de contrôle, comme si Alan avait affaire à un robot mal réglé, ou bien à un animal à dresser. J'existe cependant par intermittences.

1 Nous pensons que ces différents espaces matérialisent les *enveloppes psychiques* décrites par Didier Anzieu (1986).

Un jour, montant vers la salle d'atelier vidéo, Alan me dit soudain: «Et si les escaliers s'effondraient?» Il exprime alors directement sa crainte de l'effondrement (Winnicott, 2000), révélant des angoisses catastrophiques de chute, engrammées dans des éprouvés sensoriels, en deçà de toute trace psychique. La pression des expériences nouvelles traversées à l'adolescence ravive les traumatismes répétés de l'environnement primaire. Abandonnant parfois, dans le lien avec moi, les contre-investissements toujours disponibles par lesquels il m'annule et abolit sa pensée, Alan peut de plus en plus s'essayer à *me détruire* afin de pouvoir *m'utiliser* (Winnicott, 1971).

Reprenant les réflexions de René Roussillon sur les apports d'un objet médiateur qui, par sa matérialité spécifique, permet dans la relation à un être suffisamment bon¹ la (ré) animation d'une langue sans âme, Anne Brun précise:

Il ne s'agit évidemment pas de dire que les psychotiques se situent en deçà du langage – beaucoup manient fort bien l'expression verbale – mais que leurs difficultés concernent la symbolisation des expériences préverbaux. [Chez ces patients relevant de la psychose infantile,] le registre sensori-moteur perdure et reste prédominant au-delà de l'organisation du langage verbal ; ce mode d'expression sensori-moteur ne possède qu'un sens potentiel, il est message adressé, mais il dépend de l'interprétation d'un autre sujet, qui pourra être le psychanalyste dans la relation thérapeutique. C'est le lien transférentiel entre patient et thérapeute qui permet de donner un sens à ces expériences sensori-motrices et affectives, réactivées par [l'activité à médiation]. (2007, p. 28-29)

Entre identification adhésive et expulsion d'objets bizarres non assimilables, la modalité du transfert contre-transfert tend à prendre dans ma réflexion valeur de figuration de la psyché d'Alan, et de symbolisation de sa relation à l'objet. J'essaie de penser nos échanges dans la dimension du transfert, et d'ouvrir l'espace de la parole:

Le recours aux médiations permet en effet d'engager un travail thérapeutique avec ces enfants en deçà des processus de symbolisation secondaires vectorisés par les mots, et de figurer des expériences sensori-motrices non symbolisées. Les enjeux du recours aux médiations se situent du côté d'une possible inscription des expériences primitives, non inscrites dans l'appareil de langage; comme ces dernières sont expérimentées avant l'apparition du langage verbal, elles peuvent s'inscrire selon des modalités autres que langagières, tels que le langage du corps, le langage de l'affect... Il s'agit d'activer les processus de passage

1 Référence condensant le *Nebenmensch* de Freud et la *good enough mother* de Winnicott.

du registre perceptif et sensori-moteur au figurable, tout en conservant une place privilégiée à la verbalisation, indispensable à une utilisation thérapeutique des médiations susceptibles de s'inscrire dans le champ de la psychothérapie psychanalytique.
(Brun, 2007, p. 32)

Je comprends que la discontinuité si sensible dans le comportement et la parole d'Alan mime ce qu'il vit à la maison, lorsque son père part travailler la nuit après la dictée de rigueur. Alan reste alors seul un certain laps de temps avant le retour de sa mère. Sur le fil de ce qu'il a confié au décours de l'épisode du flipper, Alan m'annonce le programme de ses vacances: il va aller dans une salle de tir avec son père et un ami de celui-ci, un policier à la retraite. La langue machine d'Alan se module alors en langue de dur, de vrai mec: «Je *tiresuper*, *impec*. J'*adore*». Les verbes claquent. Alan raconte: «Une fois, la balle est partie au plafond. Je ne sais pas ce qui s'est passé. On comprend pas.» Je me dis que le masque mal ajusté du tireur d'élite est tombé aussi vite que celui de l'enfant conforme, et que cette balle pourrait représenter Alan, en qui s'expulse la folie paternelle. Cette violence à peine déplacée m'évoque chez les parents un contre-investissement de l'hostilité à l'égard de l'enfant réel, trop constamment décevant et différent de son image préinvestie. Face à la carence de l'environnement primaire, Alan se serait-il fait une *seconde peau* (Bick, 1967) en incorporant par mimétisme le langage désaffecté et le comportement rigide de son père, limitant l'introjection à la surface de l'objet?

L'intérêt qu'Alan prend aux appareils et aux machines a pris sens dans le transfert, dégageant la figure d'un père très investi. Est-il imaginable qu'Alan retrouve, grâce à la psychothérapie, les traces d'expériences d'une autre qualité psychique et émotionnelle, sur lesquels le travail institutionnel pourrait faire fond?

Au début d'une séance d'atelier, Jean l'animateur cherche une vis égarée. Plus tard, Alan est la proie d'une excitation incontrôlable. Je l'entends alors marmonner: «il faut *serrer la vis*»...

Medium malléable et sexualité: le corps machine libidinale

Les premiers échanges avec Alan¹ situent son fonctionnement à la charnière de la différenciation moi non-moi, dont un des enjeux est le droit de posséder des secrets à l'insu des parents, en amont de la trouvaille de l'objet et de la formation du moi. Viktor Tausk (1919) situe ce conflit, dont le prix est le renoncement à la l'omniscience et à la toute puissance des parents, au moment de l'apprentissage de la propreté. Les enfants

1 Alan voulu souvent répéter avec moi le jeu du mensonge qui marqua notre première rencontre.

récalcitrants «essaient [alors] à l'aide de grimaces, de gestes ou de balbutiements de donner le change aux éducateurs, en faisant croire qu'ils sont déjà allés à la selle de façon réglementaire, alors qu'ils ne s'y prêtent que de façon réticente ou qu'ils préfèrent faire leurs besoins au lit plutôt que dans leur pot.» (p. 244, n. (1)) La croyance antérieure, «à savoir que les autres connaissent ses pensées – prend source en particulier dans l'apprentissage de la parole»:

Car l'enfant, avec le langage, reçoit les pensées des autres, et sa croyance que les autres connaissent ses pensées apparaît fondée sur les faits tout comme le sentiment que les autres lui ont fait la parole et avec elle les pensées. (p. 244, n. (2))¹

Entre identification et projection, nous proposons de comprendre les difficultés d'Alan à communiquer comme la réédition d'une inhibition à penser dont les changements liés à l'adolescence ont pu amener à la fois le renforcement et la désorganisation. Cette crise offrirait alors une seconde chance, à travers la réédition sur la scène externe de l'institution et dans le cadre individuel de la psychothérapie médiatisée, que soit relancé le processus de symbolisation, dans la relation avec un autre bienveillant permettant l'introjection d'un objet moins persécutant.

La manipulation de l'ordinateur, relation tactile, aura offert un support ludique et contrôlable au travail psychique autour du toucher / être touché, qui se retrouvera aussi à travers «des mots chantés, joués dans le sonore» (Lecourt, 2010, p. 38), échangés avec Alan à l'occasion de l'atelier musique². La machine, réelle, qu'Alan tripatouille, peut être pensée comme le support matériel permettant la mise en forme de cette image mouvante du moi luttant contre l'aliénation, dont l'appareil à influencer des schizophrènes marquerait, selon Tausk, l'ultime stade d'élaboration de la relation moi-monde, où se reconnaît le mécanisme de l'identification projective. L'activité représentative qui s'est nouée et transformée dans le transfert à partir de cet objet matériel a permis à Alan de s'approprier un médium malléable ne signifiant rien par lui-même. Utilisant certaines composantes sensori-perceptivo motrices, il aura su tirer profit de qualités symboligènes propres à l'ordinateur, tel qu'il s'est constitué comme médiation entre nous, pour figurer puis parler quelque chose de sa problématique, relancée à l'adolescence. Elle tourne autour de la maîtrise

1 De son père, dont Alan a en quelque sorte incorporé la parole carapace, nous avons appris que la surveillance s'étendait, dans la prime enfance, jusqu'à l'école où monsieur vérifiait que son fils, encoprétique, avait bien eu accès librement aux toilettes des adultes, plus proches de sa classe.

2 La dimension du sonore et de la musique dans la psychothérapie médiatisée avec Alan fut essentielle et riche d'enseignements. Elle ne peut être développée ici et pourrait faire l'objet d'un autre exposé.

anale, avec la destructivité qu'elle emporte, et des sources de plaisir auto-érotiques, redécouvertes dans la collusion avec les modifications pubertaires.

Alors qu'il ouvre, crayonne, ferme ou détruit des fichiers images dans ce qui paraît un acte compulsif en quête d'un sens, Alan dit tout à coup: «Je vais dessiner ton corps.» Il enregistre un fichier sur lequel il a tracé une forme évoquant une figure féminine grossière et maladroite. Alan marmonne quelque chose à propos de la tête qui serait déformée ou tordue. Il dessine aussi une très grande bouche. Quand je lui fais remarquer que sa silhouette n'a pas de bras, il évoque un accident, puis il les dessine. Sur mon insistance, il nomme ce fichier «le cor de lorence», puis le gribouille, le détruit, en ouvre un autre qu'il désigne encore comme «ton corps», ou bien sur lequel il inscrit les premières lettres de mon prénom, que je lui ai épelées : LAU. La semaine suivante, il retrouve le dossier à son nom. A l'approche de Noël, il paraît chercher à figurer quelque chose de cet événement: ses dessins spiralés ou abstraits évoquent quelque animal monstrueux, une figure abstraite, un feu d'artifice rouge et vert. J'y pressens la forme écrasée de quelque scène primitive irreprésentable. Dans un de ces dessins, il a accolé et superposé des lettres de son prénom et du mien.

D'autres éléments me paraissent aller dans le sens d'une figuration du corps pulsionnel, relancée dans le sexuel actuel lié à la puberté, à travers la manœuvre de création-destruction-effacement que permet la machine. Cela symbolise, sur un mode associant la médiation et l'acte compulsif, l'activité représentative d'Alan comme son avortement: figurer le corps (de lui / de l'autre), les corps de la scène primitive, l'attaquer, l'effacer dans un geste machinal, comme *sous influence*. Cette influence restée *impensée*, pas même inconsciente, nous la rapportons à l'incorporation d'un mot d'ordre parental déniait la sexualité et contre-investissant l'agressivité.

Les agir compulsifs d'Alan maniant l'ordinateur ont commencé à symboliser, dans un langage encore collé aux sensations, aux mouvements et à l'affect, une façon de traiter quelque chose d'un irreprésentable du corps: corps maternel et/ou paternel, corps propre, *en fusion*. Au bout de quelques semaines, un changement advient: l'effacement des fichiers, mise en acte d'une disparition / réapparition, m'évoque le jeu du *for da*. J'en dis quelque chose à Alan, que cette question touchant à la *mémoire* intéresse. Il pourra parfois supporter l'angoisse que cela suscite d'en parler: comment se fait-il que certains fichiers ont disparus, et d'autres non¹? Il manifeste là un questionnement sur la trace, amorce d'un retour réflexif sur son propre fonctionnement et sur les voies de la symbolisation. Tausk souligne ainsi que la pensée «est d'abord considérée comme venant de l'extérieur avant

1 Ce qui apparaît en réalité pur hasard, dépendant de l'issue de ses gestes, rarement contrôlés.

d'être attribuée au moi comme fonction. [Mais] cela n'est pas possible avant que l'intellect ait atteint *le stade de la représentation des souvenirs*.» (1919, p. 254) Alan aurait connu et «conservé [...] cette possibilité de fonctionner à l'aide de représentations», qu'il retrouve par intermittence dans le lien avec une personne proche: notre relation prend alors une valence charnelle, menacée d'une régression orale dont le versant agressif est la dévoration.

Se met en place un jeu de déplacements et d'échanges à partir d'une clef USB sur laquelle nous avons copié ses fichiers, regroupés dans un dossier à son nom. Elle va transiter entre différentes machines, dont mon portable. Alan est très intéressé par cette clef, et mon ordinateur, qu'il m'a vue sortir et utiliser pour prendre des notes lors d'une réunion à son collège. Il multiplie les questions, répétant à travers des erreurs de jugement sa lutte acharnée contre l'indifférenciation, temporelle et spatiale: sur cette clef, se trouvent des fichiers bien réels, mais aussi des fichiers vides, et surtout des fichiers inexistantes. J'aimerais y reconnaître un mensonge réussi, mais la psyché d'Alan en est à essayer d'ouvrir, entre nous et à l'intérieur de lui, un espace pour penser, rêver, fantasmer.

Autour de la médiation de l'ordinateur, Alan semble s'être réengagé sur la voie de la constitution d'un soi et de l'intégration d'une expérience de satisfaction ramenant aux premières phases de la symbolisation, articulée aux premiers éprouvés psycho-sexuels. Pour se dégager de l'univers bidimensionnel dans une identification symbiotique à l'objet primaire, la *machine* dotée d'un pouvoir omnipotent et incompréhensible est portée à fournir une première représentation du corps propre et de ses émois sexuels. Reprenant l'article de Tausk, Raymond Cahn en souligne la dialectique: cette image «envoie] aux deux registres confusionnants pour la première fois rencontrés ensemble à l'adolescence, de la génitalité d'une part, d'une position narcissique primitive [...] d'autre part.» (1991, p. 273) L'ordinateur va ainsi permettre à Alan de me communiquer ce qu'il ressent mais ne peut se représenter: un «*je suis tout sexualité*, mais une sexualité, comme la machine, indépendante des intentions du Moi» (Cahn, 1991, p 273, citant Tausk, 1919, p. 264).

Au déjeuner comme autour des machines, les propos échangés avec Alan s'attardent davantage sur le corps, ce qui y circule, et aussi les organes. Il nomme le cœur, les poumons, les intestins. Il ne retient pas les veines, une représentation que je lui propose. Son intérêt va aux sensations auto-générées: la respiration, les battements cardiaques, la digestion. Tait-il celles propres à la sexualité génitale, trop excitantes pour être encore symbolisées, partant contre-investies? Ou bien s'expriment-elles ici déplacées sur d'autres organes et d'autres fonctions «comme des équivalents d'une érection»

(Tausk, 1919, p. 259) et autres phénomènes corrélatifs de la masturbation, spécifiquement l'éjaculation, peut-être récemment découverte?

Un après-midi, je propose à Alan d'aller dans la salle informatique, essayer de trouver ensemble une nouvelle chanson pour l'atelier musique. La variation du dispositif, puisque qu'Alan est alors seul avec moi, dans une salle pleine d'appareils dont les nombreux fils circulent et s'entremêlent, entraîne une recrudescence de l'excitation et de l'angoisse. La modification du cadre et surtout de l'objet médiateur, non contrôlée par lui, est vécue comme une sexualisation difficilement supportable. Alan tient cependant la relation, finit par choisir une chanson¹. Il voudrait que nous la téléchargions sur sa clef ; je lui dis qu'il faut l'acheter. Il est alors très perturbé: «Payer? avec une carte?... Je vais demander à mon papa... Mets la tienne. Il faut un mot pour les parents.». Tout au long de l'après-midi, Alan revient sur cette même question: «Il faut télécharger? Payer? Mettre la carte bleue?» Il se fait tyrannique: «T'as pas ta carte? Tu la mets sur ta clef!» Il se désorganise et multiplie les circulations dans l'espace. «S'il te plait, dis-moi, ça *m'angoisse...*».

Alan vient ensuite régulièrement au centre avec, dans son sac, sa clef. Elle est rouge. Le plus souvent, ce qu'il prétend y trouver ou nous y montrer n'y est pas, mais l'essentiel n'est pas là: c'est une partie de lui qui transite dans l'espace institutionnel, circule entre nous. Est-ce que Alan ne tente pas alors, identifié à cette clef rouge, de relier les moments épars de son temps morcelé, les parties d'un soi morcelé, clivé, pour échapper à la fusion avec «un moi, produit d'un être sexuel diffus» (Tausk, 1919, p. 264-265)? Ce corps identifié tout entier à «un organe génital» serait d'autant plus irréprésentable qu'il se confond avec les images de la sexualité prégénitale, «où ce qui importe n'est pas l'opposition entre les sexes, mais uniquement l'opposition entre libido objectale et narcissique» (p. 262).

Lors d'un autre atelier vidéo, Alan prend sa clef et me demande soudain : «Il faut payer?» puis: «Je peux la brancher sur moi?» Joignant le geste à la parole, il fait mine de s'enfoncer la clef sur le flanc. Déroutée, je lui dis en avançant un peu la main: «Ah bon, tu es un ordinateur?» Il se rétracte et me lance: «Il faut pas toucher. Il n'y a pas le droit de toucher. C'est dans le règlement. Je vais le dire à mes parents.» Il exprime ainsi son excitation à l'idée que je le touche, son désir et sa terreur d'être touché, dans la même collusion entre le geste et les mots, le corps et le langage. Mais il peut aussi verbaliser l'interdit bordant l'angoisse, instigateur de limites.

Le lendemain, après le déjeuner, Alan veut voir ce qu'il y a sur mon ordinateur portable. Je lui propose de rédiger la recette d'un gâteau qu'il a aimé. Nous essayons de la retrouver et de la mettre en mots. Cela prend du

1 Il changeait la vie de Jean-Jacques Goldman.

temps et nous devons nous interrompre. Alan semble d'abord se plier à la règle, puis s'énerve lorsque j'éteins la machine: «C'est pas toi qui décides. Tu n'es que psychologue. Tu n'es pas ma maman!»

D'une façon qui reste énigmatique mais qui désormais a un sens, l'ordinateur est devenu entre nous un medium malléable propre à symboliser ce qui attire Alan et l'effraie en même temps. Cela a à voir avec l'autre maternel et les premières relations d'amour, ancrées dans une oralité cannibale. Rejoignant le savoir des mots enregistré dans les dictionnaires, le travail psychique, pour lui, se fait tout contre la torture où sa pensée, littéralement, saisit au corps¹. J'observe qu'Alan suce, puis mordille cette clef. Un autre jour, il dira: «Tu es bonne Laurence.» Se mesure ainsi mon échec relatif et les limites du dispositif à deux, pour contenir l'excitation ; mais aussi la possibilité pour Alan, dans la répétition d'une relation primaire affectée plus apaisée et surtout pensée, à donner à ses agir un sens relationnel parfois accrochée désormais à une parole vraie.

Conclusion

A travers la manipulation de la machine, de sa clefs USB où je fus tentée de reconnaître le sein autant qu'un l'organe sexuel, sont-ce ses autoérotismes qu'Alan tente de redécouvrir, au risque d'abîmer les *appareils*? L'activité masturbatoire, confondue avec la dévoration et l'attaque sadique-anale du sein, est-elle projetée sur le *corps* ordinateur? Derrière les questions d'Alan concernant les codes, le téléchargement, le transport et la matérialisation – tactile, graphique et sonore – de fichiers, le travail se devine-t-il de quelque fantasme d'auto-engendrement tentant de traiter la scène primitive tragique dont il cherche la figure? De quelles perceptions, chargées d'une libido anarchique réveillée par l'inconnu pubertaire, Alan cherche-t-il d'un même geste la réapparition et l'effacement, lorsqu'il s'acharne ainsi sur des machines identifiées à un *corps pour deux*? Je pense aussi au Mackintosh sur lequel, à la maison, seul ou à côté d'un adulte qui ne le voit pas, nous pouvons désormais, avec l'équipe, imaginer que cet adolescent fait surgir les images pornographiques de quelque site *payant*, au *code* d'accès interdit...

Les transformations du medium ordinateur dans la relation avec Alan me paraissent pouvoir se comprendre comme une tentative de symbolisation

1 Rêverie sur la polysémie du mot *travail*: de *tripalium* désignant en latin un «instrument de torture», il signifie l'«action continue d'une force et son résultat», une «activité économique productrice et rétribuée», mais aussi «l'état de celui qui souffre», enfin l'«accouchement».

oscillant entre une image du corps tout entier sexuel – telle la machine de Tausk au stade premier de l’aliénation où *l’étrangeté* n’est pas rapportée à l’action d’un autre (1919, p. 233-234) – et un objet transitionnel dont les *clefs* ouvrant sur un *code* secret du langage disent métaphoriquement l’ouverture possible d’«une aire intermédiaire d’expérience» (Winnicott, 1971, p. 24). Winnicott a montré qu’avec «l’emploi que fait un petit enfant d’un objet transitionnel – la première possession non moi – nous assistons à la fois au premier usage du symbole par l’enfant et à la première expérience de jeu.» (p. 134) Toutefois, ainsi que le souligne Anne Brun, la clinique de la psychose infantile impose modestie et patience: la destructivité fait fond sur la précocité des traumatismes et la contamination de la folie dans l’entourage familial et institutionnel. Les remaniements de l’adolescence autant que les ressources de mieux en mieux connues des psychothérapies individuelles ou groupales utilisant des médiations thérapeutiques, si elles «ne relèvent [ent] pas la plupart du temps du registre de la transitionnalité, [oeuvrent cependant] à rendre possible ultérieurement, ou à certains moments, l’avènement de processus transitionnels.» (2007, p. 34).

Références bibliographiques

- Anzieu, D. (1986). Cadre psychanalytique et enveloppes psychiques. *Journal de la psychanalyse de l’enfant*, 2, p. 12-24.
- Bick, E. (1967). L’expérience de la peau dans les relations d’objet précoces. In M. Harris Williams éd., *Les écrits de Martha Harris et d’Esther Bick*, trad. fr. Paris: Éditions du Hublot, 1998, p. 135-139.
- Bion, W.R. (1962). *Aux sources de l’expérience*, trad. fr. Paris : PUF, 2003.
- Brun, A. (2007). *Médiations thérapeutiques et psychose infantile*. Paris: Dunod.
- Cahn, R. (1991). *Adolescence et folie*. Les déliaisons dangereuses. Paris: PUF.
- Klein, M. (1946). Notes sur quelques mécanismes schizoïdes. In *Développements de la psychanalyse*. Paris: PUF, 1980, p. 247-300.
- Lecourt, E. (2010). Le son et la musique: intrusion ou médiation ? *Carnets Psy*, 142, p. 36-41.
- Roussillon, R. (1991). Le médium malléable. In *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*. Paris: PUF.
- Segal, H. (1957). Notes sur la formation du symbole, trad. fr. *Revue Française de Psychanalyse*, 34 (4), 1970, p. 685-696.
- Tausk, V. (1919). De la genèse de *l’appareil à influencer* au cours de la schizophrénie, trad. fr. *La Psychanalyse*, 4, 1958, p. 227-265.
- Winnicott, D.W. (1971). *Jeu et réalité*, trad. fr. Paris: Gallimard, 1975.
- Winnicott, D.W. (1974). La crainte de l’effondrement, trad. fr. *Nouvelle Revue de psychanalyse*, 11, p. 35-44.

